



Le véritable anarchiste ne veut ni commander ni obéir. Ennemi de toute autorité, il ne veut pas plus exercer celle-ci que la subir

Administration : L. CHABAUDIE
1, Rue Vigne-de-Fer - Limoges
Chèque postal 10.675

RÉDACTION :
René DARSOUZE
28, Chemin de la Borie - Limoges

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois Un an
France 5,50 11 » 22 »
Etranger 7,50 15 » 30 »

Psychologie des masses

IV

Nous avons déjà attiré l'attention du lecteur sur un phénomène significatif qui se reproduit dans toutes les grandes révolutions (1789, en France; 1917, en Russie) et qui appuie nos affirmations. Au début de la révolution, une fois le gouvernement par terre et la liberté d'agir acquise par les masses populaires, ces dernières se montrent pleines d'enthousiasme, de bonne volonté, d'un élan prodigieux vers le bien, vers une grande activité positive. Tout ce qu'il y a dans les masses de bon, de grand, d'actif, se fait jour, prêt à se mettre à l'œuvre inlassablement. Un certain temps s'écoule. Un nouveau gouvernement s'installe et commence sa besogne. Bientôt, l'ambiance change, et ce changement s'accroît tous les jours davantage. Des restrictions de toute sorte s'annoncent et se multiplient. Les masses se sentent surveillées, suspectées, serrées de près, repoussées. Leur initiative, leur activité sont de plus en plus ligotées, s'avèrent de plus en plus inutiles, sans but. L'initiative et l'action du gouvernement et de ses agents s'y substituent. Le souffle de la liberté s'éteint. De nouveau, comme auparavant, ce n'est pas la masse qui est libre d'agir, mais l'autorité et les milieux dirigeants, malgré qu'ils soient d'une nouvelle espèce. Alors, l'enthousiasme s'évapore, la masse s'arrête, se recroqueville, elle retombe dans son attitude ancienne : passive, obscure, négative.

Mais alors, une question ayant trait, justement, au problème des défauts de la masse, se pose. Si les masses sont pleines de ressources, si elles possèdent de l'énergie, de la bonne volonté, de l'initiative, si elles sont éprises de la liberté, de l'activité positive, etc., etc. comment expliquer alors que, chaque fois, elles cèdent tout ceci à une minorité dirigeante, se montrant ainsi impuissante de maintenir la liberté acquise au début de la révolution, de la défendre, de la mettre en œuvre ? Un gouvernement ne nous tombe pas du ciel ! Ce sont les masses elles-mêmes qui le portent au pouvoir, qui, au moins, lui permettent de s'installer, qui, souvent, le réclament, l'acclament, lui prêtent confiance et concours, lui obéissent de bon gré. Alors ? (Une autre question serait légitime aussi). Comment se fait-il qu'à l'aube de l'histoire humaine, lorsque les premières grandes collectives étaient en train de se former, les masses primitives, au lieu de bâtir et de développer une société basée sur la liberté, la création collective, etc., permirent à d'autres éléments, absolument contraires, de prendre le dessus et de déterminer toute l'évolution ultérieure de la vie sociale ?

Ne pouvant pas traiter ici ce sujet, vaste et compliqué, qui n'a, d'ailleurs, qu'un rapport assez lointain avec le problème actuel des masses, disons, toutefois, ceci : Les raisons pour lesquelles l'évolution des premières sociétés humaines avait « dévié » et les masses s'étaient laissées sub-

juger, sont compréhensibles si l'on se donne la peine d'étudier la question de près. Ces raisons n'existent plus aujourd'hui. Rien, au fond, n'empêcherait donc plus les sociétés et les masses humaines actuelles de prendre le beau chemin, véritablement humain, d'une évolution collective, libre et créatrice. Mais une fois engagée sur la voie tortueuse de l'autorité, de la propriété, etc., l'humanité fut acculée à la suivre jusqu'au bout. Toute son évolution ultérieure, jusqu'à nos jours, n'est que le développement naturel des conséquences logiques de cette déviation initiale. Une fois prises dans le formidable rouage de la société autoritaire, les masses, naturellement, ne pourront plus s'en arracher qu'au prix d'efforts, de luttés, de souffrances et de sacrifices incalculables. Il n'existe aucun rapport entre cette situation et la capacité — ou la non-capacité — des masses.

Alors, oui ! Il s'agit là, en effet, d'un gros défaut des masses populaires, mais d'un défaut tout spécial et superficiel (malgré son influence funeste sur la marche des choses), d'un défaut non « organique », temporaire, guérissable. Et cependant, c'est, précisément, ce défaut qui explique, en grande partie, la déviation et la dégénérescence des révolutions passées.

Ce défaut consiste en ce que ni avant, ni pendant la révolution, les masses ne distinguent clairement la bonne, la vraie voie à prendre. Il s'agit donc d'un certain défaut de la vue, d'un genre de « cataracte » qui empêche de voir le bon chemin, mais qu'il est possible de supprimer. C'est précisément par rapport à ce défaut qu'on pourrait parler de l'ignorance des masses. On pourrait comparer la masse à un géant plein de force, capable des actes et des exploits les plus magnifiques, mais qui, après avoir démoli les premiers obstacles, se trouve toujours, au moment décisif, au carrefour de plusieurs routes, sans pouvoir distinguer celle qui le mènera vers le but. Alors, il hésite, il ne sait plus que faire, où aller. Il reste là inactif. Et alors, voici ce qui se passe. Quelqu'un vient à lui et lui dit : « Donne-moi la main, car moi, je vois, je connais le bon chemin. Je te mènerai directement au but, malgré ta cécité; tu n'as qu'à me suivre... ». Le géant, décontenancé et confiant, suit le bonhomme. Or, celui-ci, se faisant illusion, lui-même, sur le véritable chemin, s'égare et fait égarer le colosse. Bientôt, tous les deux s'enfoncent dans le marais. Impossible d'en sortir ! La cause est perdue.

C'est en raison de ce défaut que même les situations les plus favorables n'ont servi à rien, jusqu'à présent. Et c'est ainsi que dans la révolution russe, l'ambiance générale, extrêmement favorable au début, devint rapidement le contraire sous la conduite prétentieuse mais faussée du Parti Communiste.

Ajoutons qu'en parlant des masses, nous parlons de millions d'individus. Nous

voulons dire que des millions d'individus ne voient pas le chemin. Nous voulons même dire que personne ne le voit exactement. C'est pourquoi, justement, le bonhomme, trop sûr de lui, a tort et ne peut que s'égarer, avec celui qu'il conduit. Au point de vue de l'instruction, de l'éducation, il existe, certes, pas mal d'individus supérieurs au niveau général des masses. Mais quant à savoir quel est le véritable chemin de l'émancipation sociale, les individus y sont aussi aveugles que la masse entière. Personne n'est donc qualifié pour conduire les masses vers le but. Or, tant qu'il y a l'individu — ou même un groupe d'individus — serait impuissant à aboutir (même s'il possédait la vue juste), la masse, qui est un ensemble formidable d'initiatives et d'énergies, de forces et de capacités, d'instructions et d'éducatrices de toute sorte, aboutirait certainement elle voyait clair. La masse, elle, finirait par trouver le bon chemin, au moyen d'efforts collectifs et solidaires, si elle pouvait voir. Il s'agit donc, non pas de conduire la masse aveugle, mais d'enlever la cataracte à des millions d'individus, pour que cette vaste masse puisse chercher, trouver et, enfin, prendre le bon chemin elle-même. C'est pourquoi l'anarchiste — et c'est là la différence essentielle entre lui et les autres — ne veut pas conduire le géant aveugle et passif. L'anarchiste vient à lui et lui dit : « Au lieu de suivre aveuglément quelqu'un, ce qui te perdrait, tu devrais voir et marcher toi-même. Je ne viens donc pas pour te conduire, mais pour t'aider à enlever ta cécité, ce qui te permettra d'agir en toute indépendance, avec toute la vigueur et toute la conscience indispensables ».

Ainsi, le « communiste » dit au géant : « Tu ne vois pas clair : je vais te conduire ». L'anarchiste lui dit : « Tu ne vois pas clair : je vais t'aider à enlever le mal, à voir et à marcher toi-même ». Jusqu'à présent, et pour plusieurs raisons, le géant n'entend pas l'anarchiste. La proposition de l'autre lui paraît, dans son état actuel, plus pratique, plus expéditive, moins compliquée. Et puis, la voix anarchiste est encore si faible qu'il la perçoit à peine. Il accepte la proposition de l'autre. Il commet ainsi une erreur fatale et s'égare.

Le défaut dont nous venons de parler, ne ressemble en rien ni à la lassitude, ni au manque de fond, ni à l'incapacité, ni à d'autres défauts imaginaires, dont on se plaît à gratifier les masses, sans s'apercevoir de leur défaut réel, temporaire et beaucoup moins grave. La différence est importante. En effet, les autres défauts seraient « organiques », donc irréparables, tandis qu'une vue insuffisante peut être améliorée et réparée. En cas de manque de fonds, d'incapacité, etc., la situation serait désespérée, tandis que s'il s'agit d'un simple manque de vue guérissable, elle ne l'est nullement.

Mentionnons aussi un autre défaut des masses, lequel, s'ajoutant au premier, l'aggrave et rend la « guérison » plus difficile, plus lente. Les masses ne se rendent pas bien compte, ni de leur force latente, ni de leur imperfection. Le géant n'est encore conscient ni de sa magnifi-

que puissance, ni de sa cécité, ni du rôle néfaste du bonhomme prétentieux, aussi aveugle que lui-même... C'est, précisément, dans ce sens qu'on pourrait parler de l'inconscience des masses. Toutefois, ce défaut est aussi passager et guérissable que l'autre.

Une question se dresse, néanmoins : Quand et de quelle façon ces défauts pourraient-ils être supprimés ?

Nous sommes d'avis que deux facteurs principaux s'en chargeront : 1° Le facteur matériel qui est l'expérience immédiate. C'est elle qui apprend le mieux. Et c'est le bolchevisme, qui, au cours de son existence, et par ses résultats néfastes, universellement connus, ouvrira les yeux aux masses, leur démontrant, définitivement et irrévocablement, le péril de suivre aveuglément quelqu'un, même le parti qui se dit « le plus ouvrier », « le plus révolutionnaire ». Tel est, croyons-nous, le rôle historique du bolchevisme. — 2° Le facteur moral qui est notre propagande. — Ces deux facteurs, appuyés par d'autres encore, de moindre importance, finiront par guérir les masses. Ce sont surtout les événements historiques eux-mêmes qui feront le nécessaire. Evidemment, nous ne pouvons fixer aucune date. Les processus historiques sont encore assez lents. Nous sommes sûrs, toutefois, que les résultats négatifs du bolchevisme ouvriront bientôt de nouveaux horizons à la propagande anarchiste et la rendront rapidement beaucoup plus efficace qu'elle ne le fut auparavant.

(A suivre.)

VOLINE.

Le vendredi 17 octobre 1930, à 20 h. 30, dans la grande salle de la Maison des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles, à Paris, M. Combar et Lamy.

SEBASTIEN FAURE

traitera publiquement et contradictoirement ce sujet :

LA FOI SE MEURT

Ce n'est pas seulement la foi religieuse qui se meurt, mais encore toutes les croyances erronées qui, dans le passé, ont engendré et, de nos jours encore, tendent à perpétuer l'asservissement politique, économique et moral de la multitude ignorante, crédule et lâche :

- Culte de la Patrie;
- Culte du Parlementarisme;
- Culte de la Propriété;
- Culte de l'Etat;
- Culte de la Famille;
- Bref, tous les cultes f...outent le camp.

Est-ce un bien ? — Est-ce un mal ?

Tel est le vaste problème — plus que jamais d'actualité — que développera notre ami

SEBASTIEN FAURE

Nous faisons appel aux contradicteurs : défenseurs de la religion, de la patrie, de la propriété, de l'Etat, etc.

Les groupes organisateurs.

Participation aux frais : Trois francs.

Nota. — Tous les bénéfices de cette conférence seront attribués à « l'Encyclopédie Anarchiste », ouvrage en cours de publication.

Echo du désert

Dans l'arsenal des laissés pour compte dominicains, le marquis de la N'Goko-Sangha et du Homs-Bagdad a décroché au rayon de l'agriculture un laïus très phosphaté — par son ami David — qu'il vient de prononcer au banquet de clôture de la semaine agricole de l'Orne.

Ah ! mes amis, quelle fête ! quelle foire plutôt. Et quelle saignée vient encore de subir le pauvre contribuable d'Alençon pour procurer les crédits nécessaires, afin que le barbot retiré du trottoir, Dédé de la place Beauvau, ait une réception digne de son mérite.

Chacun reconnaît les siens, et les réactionnaires de l'Orne ne méconnaissent pas les leurs. Aussi l'ancien associé de Mestayer fut-il reçu par la plus fine fleur, la crème de la Haute pègre : Millerand, le baron de Saint-Mandé, le pourvoyeur de prison Pasquet, évêque de Sées, l'Herminophrodite Dariac, député d'Alençon, Dautry, directeur des chemins de fer de l'Etat — qui se virent attribuer, au concours, le premier prix de la section âsine pour leur baudet vertical Robert — et tous les anacaques gâteaux représentants de l'aristocratie régionale.

Rien ne fut négligé pour que cette burlesque cérémonie paraisse avoir un caractère imposant. L'archiprêtre avait mobilisé ses troupes, sacristains, bedeaux, enfants de chœur, boy-scouts, et fait pavoyer les édifices qui relèvent de son autorité. Suivant les ordres de la municipalité, les rues, les places étaient transformées en un affreux bazar où n'étaient étalées que des loques et des guirlandes tricolores. Le capitaine des pompiers avait fait revêtir à ses hommes la tenue n° 3, et l'inégalable imbécile de chef de gare avait consigné son personnel.

Après tout rien d'extraordinaire. Est-ce que la réussite, quels que soient les moyens employés, ne justifie pas tout ? L'ancien ami de Maimon n'est tout de même pas un aventurier comme les autres. N'a-t-il pas su passer au travers des filets de Thémis ? C'est un flibustier bien supérieur à Cartouche et à Robert Macaire — la bravoure mise à part. Et si l'élevage normand avait présenté de superbes spécimens au concours, le plus beau représentant de la race bovine était loin de pouvoir rivaliser avec l'ancien journaliste du Temps.

Le banquet qui se tint dans une caserne désaffectée, — tout à côté de la chapelle Sainte-Thérèse de l'enfant Jésus, association toute symbolique — la petite hystéro-mystique amourachée de l'ascète galiléen et associé aux agapes gastronomiques, où Moloch, Bacchus et Eros furent les divinités présidantes, donna lieu à une véritable débauche de discours. D'après un mécontent qui n'arriva qu'au fromage, on aurait pu croire assister à un concours de flagorneurs où chacun s'évertuait à s'humilier devant l'horrible squalide qui sut si bien nager dans la mare fangeuse des concessions congolaises.

Et ce marouffe, qui préside le ministère de la rigolade, adipeux et gluant, suffisant et passard, répondit avec sa grâce ophidiennne aux congratulations qui venaient de lui adresser ses cataboliques valets. Il glorifia la paix en magnifiant la guerre. Il promit la prospérité en organisant la faillite, et parla même de la liberté en remplissant les prisons.

Rien d'étonnant de la part de Tardieu ! Rien d'étonnant encore qu'il ait été applaudi par le millier de sagouins séniles qui composait les convives ! Mais Populo ! Populo au ventre vide ? Eh bien ! ces familles, au salaire mensuel de 250 francs les femmes et 500 francs les hommes, pauvres anesthésiés par l'esprit de résignation que leur dispensent sans réserves les affreux lotisseurs du Paradis, oublièrent leur misérable condition — n'en connaissant pas la cause — pour mêler leurs applaudissements à ceux de ces panses à faces simiesques qui venaient de s'empiffrer. Oh ! combien me paraît vériste ce vieux quatrain de J. Rictus :

Enfin tant pis — deux ronds d'perlot,
Trois sous d'liqueurs deux sous d'mensonge
Deux ronds d'musique et un sou d'songe
Y s' contente de rien populo !

Anarchistes, pour éviter le retour de semblables aberrations de la part de ce peuple que tout le monde glorifie et spolie, ne cessons jamais de lui rappeler les causes de son malheur : l'Autorité et tous ses défenseurs. Détruisons l'espoir de cette

mirifique cité céleste; démasquons les tartuffes qui le prodigue et qui se moquent depuis belle lurette du stupide *Beati pauperes spiritu* pour s'attacher au *Beati possédentes*.

Max BRUNO.

Sébastien Faure nous écrit...

Plusieurs abonnés, lecteurs et amis, nous ont fait part de leur étonnement de ne plus lire, dans la Voix Libertaire des articles de notre collaborateur et ami Sébastien Faure.

Pour calmer leur inquiétude, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire quelques passages d'une correspondance que Sébast nous adressait récemment.

Il écrivait :

Je vais commencer une série de six conférences à Paris. Cette série terminée, j'entreprendrai, fin novembre ou commencement de décembre, une vaste tournée de propagande en province : une soixantaine de conférences dans une trentaine de villes.

Ma première conférence à Paris aura lieu le vendredi 17 octobre. Mes six conférences à Paris se suivront de semaine en semaine, jusqu'au 20 novembre.

Choix des salles, rédaction des affiches, préparation des sujets à traiter, affichage, distribution des papillons reproduisant le texte de l'affiche, notes aux journaux, services divers : bureau, caisse, contrôle, librairie, collecte; tu vois d'ici le boulot !

Sans doute, je ne suis pas seul en ce qui concerne l'organisation matérielle; les camarades sont là et ils ne me marchandent pas leur concours. Mais c'est à moi que revient la charge de tout prévoir et de ne rien négliger.

Voilà pour Paris.

Et la province ?..

Ces jours-ci, je vais fixer mon itinéraire, arrêter, avec les amis des multiples localités que je compte visiter, le choix de la salle et des sujets, la date des conférences, etc., etc.

A tout ce travail minutieux et méthodique, il convient d'ajouter mon travail ordinaire : E. A., correspondance abondante, courses à faire, personnes à voir, que sais-je encore ?

Tu te rends compte ?..

Tu comprendras et nos amis comprendront qu'il me soit actuellement impossible de t'envoyer quoi que ce soit pour notre V. L.

Mais je n'abandonne pas notre journal; tout cela n'est que momentané et, dès que je le pourrai, je reprendrai ma collaboration régulière.

Sébastien FAURE.

Voilà nos abonnés, lecteurs et amis rassurés. Nous avons la certitude qu'ils feront assez large crédit à notre ami en pensant que Sébast ne perd pas son temps et consacre, comme toujours, à la propagande anarchiste, toute son activité.

Comment douter encore

Bien des gens, même dans les milieux les plus « avancés », ont encore des doutes quant à la réalité de la collusion formidable entre le Fascisme italien et le Clericalisme romain.

Ce que révélait, récemment, le *Giornale d'Italia* est, pourtant, singulièrement propre à dessiller les yeux les plus obscurcis.

Ce journal, l'un des plus importants, sinon le plus important, de la péninsule, signale, en effet, que le cardinal Leme de Silveira, actuellement à Milan, et l'une des personnalités catholiques les plus marquantes, s'est déclaré enchanté, au cours de conversations avec de hauts notables de cette ville, qui l'interrogeaient sur ses impressions, de la différence, énorme à son sens, qu'il a pu constater entre Rome en 1911, alors que les religieux étaient insultés, et attaqués, par des fanatiques anticléricaux, et l'Italie actuelle.

« L'Italie, a-t-il dit, donne une sublime leçon au monde moderne (!!!), et l'homme qui la gouverne, je l'appelle, moi, un bienfaiteur de l'humanité (! ? !); car, il a brisé l'idole démagogique qui conduisait la nation à sa ruine; il a pris pour base de l'Etat les principes religieux, dont la con-

séquence fut la conclusion des immortels (! ! !) traités de Latran, qui ont placé l'Italie sur la voie magnifique de la plus ultime grandeur. »

Quand on sait de quels crimes abominables s'est servi, pour fonder le Fascisme, l'assassin de haut vol qui a nom Mussolini, et de quels flots de sang généreux a été payée l'instauration de ce régime abject entre tous, étrangleur de toutes les libertés, on est saisi d'une révolte intérieure indicible, en trouvant, dans la bouche d'un « prince de l'Eglise », des louanges aussi écoeurantes à l'égard du monstre à face humaine qui mène ce malheureux peuple italien.

Une église qui laisse un de ses représentants les plus qualifiés proférer de telles atteintes au plus élémentaire bon sens moral et politique, et qui, par conséquent, en se taisant, l'approuve, se déconsidère à jamais, par le fait même, aux yeux de tous les hommes de conscience droite et de pensée libre.

Qui donc pourra douter encore, après cela, que Clericalisme et Fascisme ne soient que deux aspects différents d'une même hydre hideuse, qu'il importe d'abattre à tout prix ?

Christian LIBERTARIOS.

L'éternel problème

Par E. ARMAND

(Edition de « L'En dehors »)

Sans vouloir donner la note préférée qui fixerait le choix d'un tempérament, l'auteur de cet entretien à trois personnages — deux femmes et un homme — jette dans la mêlée, des idées qui sont dignes d'attirer l'attention des lecteurs intrépides.

Quoique ce petit travail ne soit qu'une ébauche de la formidable besogne qui porterait aux non-conformistes, les possibilités de parfaire leur vie, il reste d'une utilité première, parce qu'il nous montre la lumière qui pointe en fin de discussion dans ce choc des contraires.

La féministe Marthe semble avoir trouvé son chemin de Damas, parce qu'elle va pouvoir goûter au bonheur que lui fournira son droit d'éligibilité !

Celle en puissance de délivrance, Marie, réhausse l'inspiration de liberté en conservant toute sa féminité sans jamais devenir la proie d'un masculinisme qui se veut plein de bêtise et de despotisme.

Le « dégagé » Paul montre son ampleur cérébrale en donnant au problème, une solution qui se fait précise tout en s'éloignant de la dogmatique.

Je me plais à citer cette réflexion dernière de l'animé Paul, afin de donner un aperçu de la qualité de cette brochure :

« Pour tout dire, je demande que ce soit un lien d'un autre ordre que l'attirance sexuelle qui nous unisse l'un à l'autre tout le temps que nous ferions route ensemble : je désire que ce soient l'affection et l'attachement que peuvent ressentir l'un pour l'autre deux êtres qui se sont pénétrés intellectuellement et éthiquement, qui ont partagé les bons et les mauvais jours des péripéties d'une existence intense et féconde et qui prennent plaisir à se voir, chacun d'eux, se développer dans le sens le plus favorable à la pleine floraison de leur personnalité. J'ajoute d'ailleurs que, dans un tel couple, le plus grand plaisir de l'un des associés serait de voir l'autre — parce que plus doué, plus énergique — plus entreprenant, plus combatif peut-être — parvenir à sa pleine stature — et de trouver sa joie dans le sentiment que c'est peut-être grâce à son support et à son assistance à lui, le moins doué, que son compagnon y est parvenu. »

A. BAILLY.

POUR L'ENTRAIDE

Dans l'apreté de la lutte contre l'autorité sous toutes ses formes que mènent tous les militants révolutionnaires, il en est qui, malheureusement, tombent victimes et sont incarcérés un temps plus ou moins long.

Il faut donc songer à les soutenir eux et leurs familles.

Sans tarder envoyez votre obole à Charbonneau L. Chèque postal 653-87. Paris, 22, rue des Roses, 18^e arr., ou les remettre au bureau du S. U. B.

Causons un peu, ma voisine !

— Ainsi, ma voisine, vous ne savez pas comment vous pouvez, en intervenant dans cette lutte de tous les instants qui fait se dresser les uns contre les autres les affameurs et les affamés, les voleurs et les volés, être de quelque secours à ceux dont vous partagez la destinée ?

— Je l'avoue, monsieur Lehavrey, mais l'on fait si peu pour que nous sachions que faire ! C'est pas qu'on soit plus bête que d'autres, mais on n'a pas l'habitude de s'occuper de ça et c'est tout.

— Et, cependant, combien est grande votre tâche à vous les femmes. Quel précieux soutien vous êtes lorsque, comprenant l'utilité de la lutte que mènent à travers le monde les assoiffés de justice, de liberté, vous les encouragez, les soutenez ! Qu'ils sont réconfortants les instants passés près de vous lorsque doucement, avec tout le charme de vos tendresses féminines, vous faites oublier les déboires ou les fatigues de la lutte ! Quelle est douce, cette halte ?

— C'est beau tout ça, mais cela ne met pas de pain sur la planche.

— Ah ! Le pain, le gigot, les patates, bien sûr que cela manque assez souvent sur la table du militant, mais non de non, ce n'est pas là toute la vie ! Nous n'avons pas qu'un ventre ! Il y a le cœur et avec lui tous les grands sentiments : la bonté, la justice, l'amour qui font que l'homme a le droit d'être fier de ce titre. Lorsque ces sentiments sont choqués, lorsque la justice est honteusement bafouée, lorsque des êtres sont assez vils pour organiser systématiquement la misère publique, lorsque des flibustiers modernes sont assez criminels pour encourager, préparer, faire éclater de formidables tueries pour amasser toujours et toujours cet or maudit qui gangrène le cœur humain, nous nous tairions ? Aucune voix ne s'élèverait pour protester, pour faire cesser un tel état de chose ? Allons donc ! c'est entendu ma voisine, ceux qui protestent ne sont pas toujours à la noce, mais pour ma part je crois qu'ils ont raison et s'ils sont persévérants, ils parviendront certainement à faire un monde meilleur.

— Oui, je connais la chanson, tous frères, le grand soir, la révolution; je crois, pour ma part, qu'il y aura longtemps qu'on sera dans le trou. Alors ?..

— Alors ?.. Continuez.

— Eh bien ! c'est simple; il n'y a qu'à pas s'en faire.

— Comme c'est vite fait d'abandonner la partie.

C'est évident, le grand soir est un événement très problématique, mais la révolution sociale ce n'est pas tout. Il y a autre chose à faire en dehors de l'aide morale que vous pouvez apporter à ceux qui luttent en les encourageant, en leur facilitant d'aller aux réunions ou conférences, en cessant de les critiquer, lorsqu'ils mettent pour une souscription, s'abonnent à un journal ou achètent un livre. En dehors de votre adhésion à un syndicat, si vous travaillez, il vous reste encore beaucoup de besogne et de la besogne qui vous donnera des fruits immédiatement.

— Alors, ça m'intéresse et vous m'expliquez cela la prochaine fois, hein ?

— Plutôt deux fois qu'une, trop heureux de vous intéresser.

LEHAVREY.

L'EN DEHORS

Le numéro 191 de l'En-Dehors est paru. Au sommaire :

Zo d'Axa (E. Armand). — Pour comprendre Zo d'Axa. — Réalités, Vérités (Gérard de Lacaze-Duthiers). — Nous ne sommes pas des « Mousquetaires » (E. Armand). — La Question Foncière (Elie Soubeyran). — Contribution à l'histoire des Milieux de vie en commun, période fouriériste (suite). — Le triomphe de la machine (A. Bailly). — Essai sur le Pluralisme amoureux (M. Miro). — Epilogue gymnomytiques (Docteur Louis Estève). — New-York, La Supercité (Benjamin de Caseres). — Une interprétation de l'individualisme anarchiste, I. (Costa Icar). — L'esclavage au Moyen-Âge et dans les temps modernes. — Réflexions d'actualité sur le Sexualisme, etc. (E. Armand). — En marge des compressions sociales : les Mennonites. Etc.

Envoi d'un exemplaire contre 0 fr. 50 adressés à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

La fonction de la Coopération dans la Société en voie d'organisation

Moyens de défense de la classe laborieuse, syndicalisme et coopération veulent réserver aux travailleurs le bénéfice intégral de leur activité, les affranchir du tribut levé par les parasites, marchands, patrons, financiers. En laissant de côté ce qui est afférent aux frais généraux de la société, le prélèvement dépend de la différence entre le salaire payé au producteur pour son produit et le prix auquel ce produit sera payé au marché. Nous employons le mot dépend, car il ne s'agit pas ici d'entrer dans le détail des modalités du prélèvement capitaliste.

Le syndicat professionnel poursuit la majoration du salaire journalier de façon à augmenter les moyens d'acquisition du travailleur. Il fait pression sur l'intermédiaire qui est à sa portée, le patron. La coopérative de consommation, en s'efforçant de réduire le prix de vente, augmente le pouvoir d'acquisition du salaire. Elle agit sur le dernier élément de la chaîne, le détaillant.

Le capitalisme a la possibilité de conjurer les effets de l'action syndicale en acquiesçant aux demandes de son personnel sous certaines conditions qui resserrent les liens de dépendance, et qu'il fait accepter en opposant l'intérêt matériel au souci de la dignité, en substituant le paternalisme, l'évolution arbitraire des charges personnelles et des mérites à la mesure objective du travail fourni, en créant des catégories rivales. Il use aujourd'hui largement de ces moyens, sûr de compenser ses charges pécuniaires en majorant le prix des produits.

L'action de la coopération passe, de ce fait, au premier plan. Son efficacité est-elle bien avérée ? Le socialisme prétendait jadis que l'abaissement du prix des marchandises devait entraîner inévitablement un réajustement des salaires rétablissant les conditions de travail les plus favorables au patronat qui dispose de la force. Cela est exact, mais dans une certaine mesure seulement. Il y a un décalage entre le moment de l'abaissement du prix des denrées et celui de la réduction des

salaires. Néanmoins on conçoit que les avantages à attendre de l'action coopérative sont étroitement limités, cela d'autant plus que les producteurs capitalistes qui fournissent les coopératives peuvent, en fixant des prix de vente obligatoires, enrayer la concurrence et celles-ci font au commerce libre. Syndicats et coopératives sont des armes contre lesquelles le capitalisme a appris à se garantir.

Supposer, en particulier, que la coopération pourra, lentement, pied à pied, conquérir le terrain solidement occupé et organisé de longue date par ses adversaires capitalistes ou dépendants du capital qu'en prenant position sur les débouchés commerciaux de l'industrie elle pourra réglementer l'écoulement de sa production et tarir la source de ses profits illégitimes, c'est être en retard d'un siècle. C'est seulement dans la fable que la tortue rattrape le lièvre. Celui-ci a compris la leçon. Toujours en éveil, il prend les devants et esquive au besoin la course, la circulation libre des produits, en se faisant lui-même marchand. Croire au triomphe de la coopération, couronnement d'une lente et sage progression est une illusion ne pouvant qu'aboutir au découragement le jour où elle sera dévoilée.

Par contre un idéal n'est pas toujours illusoire. Il a la valeur d'une hypothèse scientifique quand il a son point de départ dans la réalité. Comme elle il éveille l'esprit de recherche, il entretient l'ardeur combative de ceux qui le servent dès l'instant qu'ils espèrent fonder sur lui, les uns la science de demain, les autres la société future. Indépendamment de leur rôle présent, syndicalisme et coopération peuvent-ils être considérés comme des éléments fondamentaux d'un nouvel idéal social ? Leur fonction se laisse-t-elle apercevoir à l'état d'ébauche dans le monde moderne ? Les avantages qu'ils promettent intéressent-ils une masse suffisante d'individus pour susciter une révolution, révolution qui avant de se traduire dans les institutions doit s'effectuer dans les idées ? Telles sont les questions que l'on doit se poser.

(A suivre.)

G. GORON.

Des romans anarchistes

La question du lancement d'une publication nouvelle, journal ou revue, est toujours chose soulevant plusieurs problèmes. C'est aussi chose déterminant ou appelant plusieurs critiques — bien placées, rarement; mal placées, assez souvent. Problèmes graves, importants, gros de conséquences, et critiques fortement nourries, quand il s'agit de nos milieux. Nous en connaissons beaucoup qui souhaitent la multiplicité d'écrits anarchistes ou anarchisants, et la catégorie d'arguments qu'ils invoquent nous porte à penser comme eux. Il en est d'autres — et dans le plan sur lequel ils se situent, ils peuvent avoir raison — qui se porteraient plutôt en faveur d'une limitation de notre littérature.

Nous nous adressons donc aux uns et aux autres et avec insistance, afin qu'à la suite de cet article plusieurs suggestions, renseignements, avis, conseils, remarques et critiques, soient faits et donnés par la voix de ce journal, ou par correspondance.

Parmi les moyens de propagation de nos idées, les uns sont de théories pures, les autres de recherches, de réalisations pratiques. Nous ne voulons pas juger ici leur méthode, ni calculer leurs résultats. Mais nous pensons qu'il existe un troisième moyen supérieur à rendement incalculable : le Roman — ou le petit roman — c'est-à-dire la Nouvelle.

La nouvelle plait, se lit facilement, s'achète par toute une légion d'individus, des divers horizons, inculque certains concepts par un travail inconscient (travail merveilleux !) crée une mentalité spéciale, nouvelle — et c'est surtout — n'est-ce pas compagnons — à cela que nous devons tendre, créer une mentalité spéciale, nouvelle, afin que nous puissions « mieux vivre ».

Par l'intermédiaire du roman ou de la Nouvelle, on touche tous les points particuliers de notre idéal : militarisme, reli-

gion, autorité... et par la scène d'amour que l'on greffe ou corse toujours, on touche surtout cette grande question qui nous envahit : le sexualisme, et tout ce qui s'y rattache : Famille, enfant, instruction, éducation; Mariage, féminisme, prostitution, pluralisme...; Sexualité, amour, érotisme, malthusisme...

En conséquence, par la Nouvelle qui peut se vendre assez bon marché et peut être lue par une multitude de gens qui ne sont pas de nos milieux, ne les connaissons pas, ne lisent pas nos livres, nos journaux, ou ne peuvent pas les lire, parce que leurs formes théoriques leur apparaissent trop ardues, ou parce qu'ils jugent nos tentatives de réalisations trop hardies; Nouvelle s'adressant d'une façon particulière à la jeunesse des deux sexes, même à l'enfance (ces enfants auprès de qui, depuis la guerre, rien n'a été fait pour les intéresser) nous posséderions certainement la meilleure méthode de diffusion, large et efficace, de l'anarchisme, s'étendant sur la vaste échelle de nos multiples revendications, et atteignant jeunes, grands, vieux, hommes comme femmes, le conservateur comme le progressiste, le « statique » comme le « dynamique ».

Le problème est posé. Les questions à résoudre surgissent à l'esprit de tous.

Que chacun apporte sa solution. Aux compagnons de la première catégorie, nous leur demandons ce qu'ils sont prêts à faire; quant à ceux de la seconde catégorie, nous les engageons à juger le caractère spécial d'une telle méthode, pour qu'ils modifient leur point de vue un instant, fassent une exception aux décisions de leurs « lignes de conduite » et étudient l'aide qu'ils pourraient apporter à cette œuvre.

Résumons-nous : Que pensent les compagnons de cette initiative ?

Que jugent-ils nécessaire ou utile de faire ?

Que sont-ils prêts à faire ?

Fernand DAMAYE.

25, rue de la République
Solliès-Pont (Var)

Pour faire réfléchir

Au fatum mystérieux et sombre qui, malgré leur vouloir, conduisait les hommes vers un but fixé d'avance, les religions antiques prêtèrent un pouvoir souverain. L'invincible divinité des athéniens fut remplacée par le livre d'Allah, chez les musulmans. Croire à la liberté fut un dogme pour les théologiens catholiques; mais ils rétablirent la fatalité par la doctrine contraire de la présence divine. Et, dans les maux qui l'accablent, dans les joies qui surviennent, dans des faits même insignifiants, le chrétien voit la main de la Providence.

Sa résignation, inférieure à celle du musulman, lui fait supporter néanmoins toutes les oppressions sociales. Pas un cheveu ne tombe de votre tête, assurait l'Évangile — si votre Père Céleste ne le permet; l'homme s'agit et dieu le mène, ont répété depuis, sous mille formes, ecclésiastiques et dévots. Mais l'efficacité des prières, admise par les docteurs de Rome, contraignait le vieux fatum païen à changer de vêtements.

Drapé dans le manteau d'une Providence impénétrable, couvert d'oripeaux chrétiens, il exauce aujourd'hui les demandes transmises par voie sacerdotale; par contre il se pose en gardien farouche de l'antique distinction entre esclaves et maîtres, travailleurs et parasites.

Grâce à d'adroites supercheries, liberté et déterminisme se trouvent ainsi conciliés : pour encourager le croyant à l'action, on insiste sur la première; si l'on souhaite qu'il se résigne, on parle d'obéissance à la volonté divine. Duplicité fort utile, que de savants apologistes ont recouverte, naturellement, du voile opaque des mystères.

L. BARBÉDETTE.

La terreur fasciste en Finlande

Le réfractaire finlandais Arndt Pekurinen qui a passé six mois dans la prison militaire d'Ilmajoki (province de Vasa), et au sujet de qui le service de presse de la C.I.A. a publié en février dernier un exposé détaillé, a été conduit à la gare au cours de l'après-midi du jeudi 4 septembre dans une voiture cellulaire, afin d'être amené ensuite sous escorte à sa garnison. Un groupe d'activistes s'est trouvé à même d'arrêter la voiture cellulaire, d'en extraire Pekurinen et de l'enlever en auto. Ses ravisseurs lui ont rendu la liberté vendredi. Il s'est annoncé à la police et a été conduit ensuite sous escorte militaire à sa garnison. Le gouverneur de Vasa a communiqué que Pekurinen a été passablement maltraité.

Pekurinen est président de la Ligue antimilitariste finlandaise, qui est rattachée au B.I.A. Le secrétaire de cette société, Arne Selinheimo, écrit au B.I.A. que Pekurinen a été enlevé de force par dix Lappofascistes montés dans deux autos et qui l'ont conduit dans un bois près de Alajärvi, où il a été sérieusement maltraité; en outre, on l'a menacé de mort au cas où il continuerait à refuser le service militaire. On l'obligea à signer sans l'avoir lue, et sous la menace de revolvers, la « déclaration » suivante :

« Je soussigné, Arndt Pekurinen, donne ma parole d'honneur et promets, sur le peu de conscience qui me reste, que je servirai dans l'armée, ainsi que doit le faire tout bon citoyen de Finlande. Je demande publiquement pardon du fait que je me suis engagé dans une mauvaise voie et que j'ai été président de la Ligue Antimilitariste. Je m'abstiendrai désormais de toute lutte contre la guerre. En outre, je tiens à déclarer que je n'ai pas été maltraité, que nulle violence ne m'a été faite et que ma décision est la conséquence de longue et sérieuse réflexion.

Arndt PEKURINEN,

ex-président de la Ligue antimilitariste. »

Le 5 septembre, après que Pekurinen eut été enfermé neuf mois, on lui donna un uniforme et on l'obligea à travailler pour l'armée sans porter les armes. Toutefois, il refusa d'accepter l'uniforme et d'effectuer quelque travail que ce fût au service de l'armée. Le 9 septembre, il a dû comparaître à nouveau devant le Conseil de guerre, mais le résultat ne nous est pas encore connu.

Notre souscription

Nous ne pouvons compter que sur le concours des camarades qui s'intéressent à la propagande anarchiste pour assurer la parution de notre hebdomadaire.

Certes, les sommes que nous avons déjà reçues démontrent bien l'intérêt que nos abonnés et nos lecteurs apportent à la *Voix Libertaire*. Nous remercions les souscripteurs qui ont répondu sans retard à notre demande. Nous espérons que ceux de nos amis qui n'ont pu le faire jusqu'à ce jour n'attendront plus pour nous envoyer leur obole.

La somme que nous réclamons, et que la prudence nous oblige à demander, n'est point destinée à être capitalisée; mais nous savons que nous commettrions une faute d'attendre que la caisse de notre journal soit en déficit pour inviter nos lecteurs à soutenir leur journal.

C'est pourquoi nous demandons à tous de faire un effort en faveur de la *Voix Libertaire*.

Nous avons reçu :

Henri Zisly (Paris), 5 fr.; Charbonneau (Paris), 5 fr.; Stephen Mac-Say (Bordeaux-Luisant), 10 fr.; Mons (Limoges), 5 fr.; Boulesteix (Limoges), 4,50; H. Grandjeux (Limoges), 10 fr.; un Espagnol (Limoges), 10 fr.; Serzé (Angers), 10 fr. — Total : 59 fr. 50

Listes précédentes : 557 francs.

A ce jour : 618 fr. 50.

Pour tout envoi de fonds, prière d'utiliser le compte chèque postal : L. Chabandie, L. rue Vigne-de-Fer, Limoges, n° 10.675.

PETITE CORRESPONDANCE

Henri Zisly. — Article prochain numéro.

L'Encyclopédie Anarchiste

Le 32^e fascicule (page 1489 à page 1536 inclus) de ce magnifique ouvrage vient de paraître.

Nous en publierons la semaine prochaine et dirons quelques mots des fortes et belles études qu'il contient.

Notes administratives. — Nous organisons, au profit de l'E. A., une grande tombola :

10.000 billets à un franc; et 200 lots (soit : un lot par cinquante billets).

A tous nos abonnés nous avons envoyé un carnet de 20 billets à placer dans leur entourage ou à prendre à leur compte.

Nous prions nos amis de hâter le placement de ces billets, afin que le tirage de cette tombola ne se fasse pas trop attendre.

Nous demandons en outre aux camarades qui le peuvent de nous envoyer des lots. On a toujours, chez soi un objet d'utilité ou un bibelot d'agrément dont on peut disposer sans se gêner.

Nous avons déjà de beaux lots. Sous peu nous en publierons la liste.

Inutile de les envoyer. Il suffit de nous en indiquer la nature et la valeur approximative. Le tirage fait, nous signalerons aux donateurs le nom et l'adresse des gagnants.

Cela évitera un transport onéreux.

Comme toujours, s'adresser, pour tout ce qui concerne cette grande tombola, à SEBASTIEN FAURE, 55, rue Pixérécourt, Paris (20^e). Chèque postal : 733-91, Paris.

A LIRE :

LA LIBERTÉ

(Son aspect historique et social)

Prix : 0 fr. 50 cent.

Il faut lire cette brochure.
Tout militant doit se la procurer.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes

Cette maxime est toujours d'actualité. Jamais, peut-être, elle ne fut autant galvaudée par les politiciens de tous poils. Aussitôt que les exploités d'une industrie quelconque se mettent en grève, l'on voit de suite un tas d'individus, qui n'ont jamais connu la misère ni le travail, vouloir s'accaparer de la direction du mouvement, afin d'en tirer un profit personnel.

C'est pourquoi, partout et toujours, nous combattons l'intrusion de la politique dans les organisations syndicales, conseillant aux camarades en grève de ne pas accepter de politiciens dans les mouvements, et si ces derniers insistent, de les envoyer se faire pendre ailleurs.

En effet, si les travailleurs prennent l'habitude de compter sur les autres pour faire leurs propres affaires, ils ne sont pas prêts de leur émancipation.

L'intrusion des politiciens dans les organisations syndicales ; les mots d'ordre reçus par leurs cellules et leur Parti, mots d'ordre qu'ils sont chargés de faire adopter et appliquer au sein de leurs syndicats, tout cela ne peut que créer la division parmi les travailleurs, ceux-ci appartenant à tous les horizons politiques.

Sentant pour eux le danger de l'indépendance du syndicalisme, vis-à-vis de tous les partis politiques, nos lumières veulent politiser tous les mouvements de grève, quels qu'ils soient.

Une grève éclate en vue d'arracher une augmentation de salaire. De suite nos pontifes Fédéraux et Confédéraux y déléguent un de leurs larbins.

Si ce dernier réussit à prendre la parole dans une réunion, de suite il déclare que la C. G. T. U. et le Parti communiste, d'accord sur les moyens à employer pour politiser le mouvement, sont les seules organisations qui défendent le prolétariat, les autres n'étant que des réformistes, vendues au patronat, etc., etc...

A ces déclarations, des protestations s'élèvent de toutes parts. Des cris de : Pas de politique ! fusent de tous côtés. Les travailleurs organisés dans la C. G. T., dans la C. G. T. S. R., dans l'Autonomie ainsi que les non-organisés, qui font la grève, jugent sévèrement ces tristes sires, qui, sous le couvert de l'Unité et du Front Unique, n'hésitent pas à diviser les travailleurs en grève, assignant à celle-ci un but opposé à celui désiré par les travailleurs.

C'est pourquoi, nous ne nous laisserons pas de mettre les ouvriers en garde contre ces imposteurs. Nous leur disons de se méfier de tous les m'as-tu vu qu'ils peuvent rencontrer durant leurs luttes contre leurs exploiters, et de se souvenir de cette maxime de Karl Marx :

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

LE GRINCHEUX.

Notre Service de librairie

BROCHURES A 0.50

- Sébast. FAURE. Les crimes de Dieu.
 — Les douze preuves de l'existence de Dieu.
 — La Ruche.
 — La question sociale.
 — Mon opinion sur la Dictature.
 — Réponse aux paroles d'une croyante.
 — Sacco et Vanzetti.
 — Les Anarchistes.
 — La Liberté.

LES PROPOS SUBVERSIFS

- 1. La Fausse Rédemption.
 — 2. La Dictature de la Bourgeoisie.
 — 3. La Pourriture Parlementaire.
 — 4. Leur Patrie.
 — 5. La Morale officielle... et l'autre.
 — 6. La Femme.
 — 7. L'Enfant.
 — 8. Les Familles nombreuses.
 — 9. Les métiers haïssables.
 — 10. Les Forces de la Révolution.

- 11. Le Chambardement.
 — 12. La véritable Rédemption.
 Les douze conférences relées : 7 fr. 50.
 F. PELLOUTIER. Les Syndicats en France.
 E. POUGET. Le Syndicat.
 — L'Action directe.
 — Les Bases du Syndicalisme.
 — Le Parti du Travail.
 XXX. Centralisme et Fédéralisme.
 — Le 1^{er} Mai à Travers le monde.
 — Comme au Temps des Tzars.
 — Les anarchistes et le cas de conscience.
 KROPOTKINE. Aux Jeunes gens.
 THONARD. Ce que veulent les Anarchistes.
 Jean MAST. La Peste Religieuse.
 E. ARMAND. Amour libre et liberté sexuelle.
 MALATESTA. Anarchisme et organisation.
 FORAT. Pourquoi nous sommes antimilitaristes.
 FABRI. Qu'est-ce qu'un anarchiste ?
 X. La Plateforme.
 — Réponse à la Plateforme.

VOLUMES

- RENARQUE. A l'Ouest rien de nouveau. 12 »
 G. VIDAL. Han Ryner, l'homme et l'œuvre. 2 50
 MALATESTA. Au Café. 5 »
 J. PEYROT. Le Catéchisme neutre de la religion catholique. 4 »
 Mario MARIANI. Un Pauvre Christ. 7 50
 Jean MARESTAN. L'Éducation Sexuelle. 12 »
 ARCHINOFF. Histoire du mouvement makhnoviste. 5 »
 Dauphin MEUNIER. La Commune hongroise et les anarchistes. 2 75
 Madeleine PELLETIER. L'Émancipation Sexuelle de la Femme. 3 »
 Charles ALBERT. L'Amour Libre. 10 »
 Fernand KOLNEY. L'Institut de Volupté. 25 »
 G. VIDAL. Devant la Vie. Poèmes. 4 50

Adresser les commandes 55, rue Pixérécourt, Paris, 20^e. Utiliser le chèque postal Sébastien Faure, 733-91, Paris.

Les frais d'expédition s'élèvent à 10 p. 100 pour la France, 15 p. 100 pour l'étranger.

Aucune commande ne sera adressée contre remboursement.

La Vie Régionale

LA CIOTAT

Pour faire réfléchir. — Lors de l'inauguration du monument Mouton, par M. le Président de la Chambre réactionnaire (ce monsieur qui, il y a quelques années regardait la population de très haut, nous a paru complètement vidé ; il nous a fait l'effet d'un homme qui a quelque chose à se reprocher et qui n'ose affronter le public, si bien qu'il devint livide lorsqu'il entendit un gamin siffler une chanson à la mode) donc à l'issue de l'inauguration, une délégation du syndicat des C. N. A. (laissez-moi dire, pour plus de compréhension dans ce qui suit, que la tête du syndicat est socialiste et tout à la dévotion de M. Bouisson) fut reçue à la « Maison de la Mutualité ». Naturellement le thème était : vie chère, échelle mobile, augmentation de salaire, etc...

Là, notre cher Président, avec la délégation ne se gêna pas et ayant repris toute son assurance, étant convaincu que personne ne répondrait... et pour cause... il rabroua ladite délégation de telle sorte qu'à un moment donné il leur dit, en frappant à coup de poing sur la table : « Ou, je ne sais pas ce que je dis ! ou, vous ne comprenez rien ! Mais j'ai l'assurance de savoir ce que je dis ! Puis si vous n'êtes pas contents, vous n'avez qu'à le dire et je m'en irai ! Puis il y a autre chose, c'est que je vous ai trop « gavés » les ouvriers de La Ciotat. »

Il est inadmissible qu'aucun membre de cette délégation ne se soit levé, sous ce coup de fouet direct, pour jeter sa rançœur, son mépris à la face du président technicien et les yeux dans les yeux lui dire :

« Ah ! Monsieur le Président, vous nous avez trop gavés ! Il est vrai qu'avec 30 francs par jour les ouvriers de La Ciotat doivent crever d'indigestion ! Mais au fait, c'est vous qui nous gavez ou ce sont vos électeurs qui vous gavent. Ne sont-ce pas leurs bulletins de vote qui vous ont poussé vers la présidence de la Chambre ? Ne sont-ce pas eux qui paient les impôts dont le gouvernement vous octroie une grande partie ? Trente francs par jour ! Notre paye est égale à la vôtre ? Jugez-en :

Dans le **Journal officiel** du 1^{er} janvier 1930, nous lisons que le Président de la Chambre des députés recevra une augmentation de 84.000 francs par an à partir du 1^{er} janvier 1929 (ajoutés aux 180.000 francs déjà acquis, cela fait une coquette somme de 264.000 francs ; plus de 700 francs par jour) que, d'autre part, les fournitures de chauffage ont coûté 80.000 francs de plus que l'an passé et le service médical 40.000 francs de plus aussi. Nos payes sont-elles égales, Monsieur le technicien ? »

Si un délégué avait sorti ces chiffres, je suis persuadé que M. Bouisson aurait été moins arrogant et qu'il en aurait rabattu, qu'il s'en serait allé la tête basse et sans prononcer une parole. Mais voilà, comme je le dis plus haut, les délégués du syndicat sont tous à sa dévotion. Pourquoi ? Peut-être que ce n'est pas un mystère pour tout le monde ! — SIO-TADEN.

DUNKERQUE.

REPONSE A FERMIS

Le camarade Fermis, de l'Union locale de Bordeaux, dans un article auquel il a donné une grande publicité, me prend à partie au sujet de propos qu'il me prête sur indication de je ne sais quel messager.

Qu'il me permette de lui répondre et lui indiquer qu'avant de porter des accusations aussi graves contre un militant, il aurait mieux fait de se renseigner si ces propos ont été effectivement tenus.

Fermis se déclare partisan de l'Unité. Qu'il me permette de lui dire qu'Olivier est tout autant que lui, si ce n'est plus, partisan de cette Unité, mais il voudrait une Unité franche, loyale, sans détours et qui profite à la classe ouvrière.

Les déclarations que j'ai faites dans « La Bataille des Marins », postérieurement à la réunion à laquelle fait allusion Fermis, en sont une preuve assez convaincante.

Si Fermis, avant d'écrire et de publier son article, m'avait demandé des explications sur la tenue de la dite réunion, j'aurais pu lui dire qu'effectivement Vignaud s'est refusé à faire participer les Autonomes au « Congrès d'Unité ».

Mais j'aurais pu lui dire également qu'aucun délégué marseillais n'assistait à la réunion, et que ses renseignements sont inexacts.

Et j'aurais pu lui dire surtout que je n'ai nullement désavoué Wymiens, avec lequel je reste complètement d'accord.

Les articles de Wymiens ont été faits en complet accord avec moi. Je les ai lus avant leur parution et j'en reste toujours solidaire, parce que tel est mon sentiment intime.

Si tu avais été plus perspicace, tu aurais compris que la meilleure façon de torpiller l'Unité, c'était d'opposer Olivier à Wymiens. Et je suis à me demander si ton informateur benévole n'est pas un adversaire de l'Unité qui, pour arriver à ses fins, ne recule pas devant des méthodes jésuitiques.

Sois assuré, Fermis, que je reste partisan de l'Unité, parce que je pense que seulement le jour où les ouvriers auront compris que leur seul ennemi c'est le patron et que pour abattre la force patronale il faut une force ouvrière compacte, nous aurons plus fait pour la classe ouvrière que tous les discours des bénéficiaires de la division.

J'ose espérer que tu voudras bien tenir compte de mes rectifications et leur donner la même publicité qu'à ton questionnaire.

C'est, à mon sens, la meilleure façon de défendre la classe ouvrière.

Et à l'avenir, l'expérience te conseillera sans doute de mieux te renseigner.

OLIVIER FERNAND,

Secrétaire des Dockers de Dunkerque.

AMIENS

TOUJOURS LE « DUMPING »

La peur de l'invasion du marché français par les marchandises russes, dont faisait l'objet mon article de la semaine dernière, en réponse à des articles de presse locale, a donné lieu à diverses manifestations et des mesures mêmes ont déjà été prises pour y parer. Le Conseil des Ministres s'en est occupé et le ministre du commerce Flandin a fait des déclarations faisant connaître qu'un certain nombre de marchandises en provenance de la Russie seraient soumises au régime des licences d'importation. Le lin et le blé surtout viennent concurrencer sérieusement les cultivateurs. Le ministre affirme qu'à un certain moment des marchandises russes ont été vendues au-dessous du cours, mais n'ont pas profité aux consommateurs, la différence ayant

été absorbée par l'intermédiaire. Quelle peur avait donc Jules René, du **Journal d'Amiens**, quand il affirmait que les prix de revient des marchandises russes, défiant toute concurrence, seraient tels, que ni les expédients douaniers, ni aucune mesure ne pourraient empêcher l'invasion des produits russes, alors que cette différence, si sensible pourtant, est empêchée par l'intermédiaire, le spéculateur, et que le bon public ne s'en aperçoit même pas, puisque de ce fait il paie à peu près le même prix que pour les marchandises françaises ? Bourrage de crâne d'un journaliste en mal de copie...

Toujours est-il que les cultivateurs picards ont, quand même, influencés par ces articles de presse en sentant venir le danger, adopté, dans leur dernière réunion, un ordre du jour dans lequel ils demandent une entente avec la Belgique pour interdire le Dumping russe sur le lin et les céréales et font intervenir leurs députés pour que des mesures de défense soient prises en leur faveur.

Le **Progrès** du vendredi 26 septembre consacre lui aussi un article à la question, intitulé « Menace sur nous ». Il montre l'offensive économique déclenchée par les Soviets contre l'Amérique, après l'avoir faite contre l'Angleterre et l'Allemagne, se déclanchant également contre nous. « Que deviendrait l'Europe, dans un avenir prochain, prise entre l'Amérique, qui envahira ses marchés », demande-t-il... Et il en arrive, en conclusion, à vanter l'œuvre de Genève, de la S. D. N. et de l'Union Fédérale européenne qui, à l'instar des États-Unis, pour le développement de l'industrie automobile, pourra développer le champ d'action de chacune des nations d'Europe composant Fédérale...

Voici, dix ans après une guerre atroce, revenir les mêmes causes qui, toujours, produisent les mêmes effets. Si les peuples n'y prennent garde, la dernière des guerres n'aura été que le prélude à une guerre encore plus atroce et plus longue que l'autre, qui amènera la destruction complète de la civilisation, de l'Humanité.

La guerre du Droit et de la Civilisation n'a en rien supprimé la cause de toutes les guerres : l'Autorité.

Qu'elle se présente à nous sous la forme économique, politique, religieuse ou morale, elle est toujours l'Autorité, qu'elle se pratique d'individu sur individu ou de peuple sur peuple ou de groupe de peuples sur un autre groupe de peuples.

Triste société que celle où l'on voit un pays, comme le nôtre obligé, pour défendre les intérêts d'un petit nombre d'individus, de fermer l'entrée à des marchandises venant d'un pays voisin. Dans une société bien équilibrée devrait-on voir pareilles choses ? Tout est chaos, antagonismes, désordre inextricable, aussi bien dans la production que dans la consommation. Et dire que pour le commun des mortels cette forme de société a toujours été et devra toujours être ainsi !

Cela, cependant, ne doit pas être éternel. Comme la Révolution russe est sortie de la dernière guerre, de la guerre qui se prépare et qui vient sortira très sûrement une Révolution universelle qui ensevelira cette fois pour tout de bon dans son tourbillon tous les gouvernements, anéantissant toute Autorité, laissant les peuples créer enfin un monde nouveau sur des bases nouvelles, de bien-être et de liberté pour tous. Ce sera l'Anarchie, ce sera l'Ordre.

LOUIS RADIX.

REIMS.

Dépôts de nos journaux et publications : Librairie Chirat, 5, rue Henry-IV ; Librairie Fécherolle, 150, rue Gambetta.

LE HAVRE. — Le groupe se réunit les 1^{er} et 3^e mercredi de chaque mois, Cercle Franklin, à 20 h. 30, demander la salle au concierge. Bibliothèque, causerie. Invitation cordiale à tous.

Le Gérant : LANGLOIS.



Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Imprimerie RIVET, 1, rue Vigne-de-Fer